

nisme, et traduit devant Maxime, gouverneur de la seconde Mésie, connue depuis sous le nom de Bulgarie.

— “Ce qu'on me rapporte de vous est-il véritable ?” dit Maxime en le voyant.

— Oui, répondit Jules ; je suis chrétien.

— Quoi ! répliqua le gouverneur, ignorez-vous donc les ordres des empereurs ? Ne savez-vous pas qu'ils ont commandé de sacrifier aux dieux ?

— Je sais ce qu'ils ont ordonné, dit Jules ; mais j'adore le Dieu vivant et véritable.

— Est-ce donc une chose si criminelle, continua Maxime, d'offrir l'encens, et de se retirer ensuite ?

— Dieu me le défend, reprit Jules, je ne puis lui désobéir. J'ai fait vingt-sept campagnes, je me suis trouvé dans sept batailles, et jamais on ne m'a reproché de manquer de courage ou de refuser d'obéir à mes chefs. Après avoir été fidèle en des choses moins essentielles, pensez-vous que je puisse manquer à ce que je dois à Dieu ?

— Je vois, dit le gouverneur en prenant un ton moins sévère, que vous êtes un homme sage et de bon sens ; mais sacrifiez aux dieux, c'est dans votre intérêt que je vous donne ce conseil.

— Non, répondit Jules, je ne puis faire ce que vous me demandez ; ce serait commettre un péché mortel, et par conséquent m'exposer à des châtimens éternels.

— Si c'est un péché, dit encore Maxime, je le prends sur moi. On ne pourra vous reprocher d'avoir sacrifié, parce que je vous y contrains ; et, quand vous l'aurez fait, vous pourrez vous retirer chez vous en paix : de plus, vous recevrez l'argent que les princes donnent à leur dixième année ; et personne ne vous inquiètera plus.

Jules répondit : “ Dieu m'est plus cher que tous les trésors du monde ; rien n'est capable de me faire renoncer à la foi et à la soumission que je lui dois.